

Les Anunnaki

le prince rebelle



EBONY CLARK

Ebony Clark

Les Anunnaki, Le Prince rebelle

Tome 1

© Ebony Clark, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1279-5

Couverture : Grafenco

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les Anunnaki

le prince rebelle

EBONY CLARK

Prologue

Jamais je n'oublierai ce moment où le ciel a changé. Il ne s'est pas assombri comme avant une tempête, il s'est tout simplement contracté. L'air est soudain devenu si lourd que tout Ur'Nahara a retenu son souffle. Les nuages se sont amassés au-dessus de la grande pyramide d'Anu'Kareth, sombres et tourbillonnants, avalant la lumière du jour jusqu'à l'occulter. Les Veilleurs ont cessé de réciter leurs saintes prières, même le vent s'est tu.

Puis le tonnerre a grondé, pas au loin, juste au-dessus de nous. Un éclair a lacéré le ciel et frappé le sommet de la Ziggara d'Anu. Une lumière aveuglante a jailli de la pierre millénaire et s'est répandue le long des marches. Elle a glissé sur la foule telle une vague de feu blanc.

Alors les cris ont commencé, des mères ont saisi leurs enfants, des hommes ont chuté dans la poussière. Je les ai vus courir et se prosterner pendant que les portes massives du temple vibraient sous une force invisible, mais bien réelle. Elles se sont ouvertes sans fracas, avec lenteur, comme si la pierre elle-même s'inclinait devant ce qui s'annonçait. Quelque chose avançait dans la lumière, ou plutôt quelqu'un...

Et il est apparu au seuil, nimbé d'or et de mystère. D'abord une silhouette immense et irréelle, puis une aura écrasante qui surpassait de loin la peur, le bruit et même la raison. Tout se déroulait comme l'avaient décrit les textes anciens auxquels je n'avais jamais vraiment cru.

Les autres ont détourné les yeux, pas moi. J'en étais incapable ; incapable de fuir, incapable de penser, incapable même de respirer. Et j'ai vu ce que je n'aurais jamais dû voir.

Derrière la lumière de mille soleils.

Derrière la puissance céleste qui faisait trembler la pierre.

Un regard... presque humain.

Chapitre 1

Roïsha

Dix-septième jour du sixième cycle lunaire.

L'odeur du khobara chaud a empli la cuisine avant même que les rayons des deux soleils n'atteignent le seuil de la porte. Je regarde la vapeur s'élever de la miche encore fumante, la pâte a levé difficilement cette nuit. L'air est trop sec, même le levain semble fatigué.

Comme à son habitude, mon père rompt le pain avec une lenteur quasi solennelle, avant d'entendre un morceau à Aji.

— Les Veilleurs disent que le cycle des pluies reviendra.

— Si je suis choisi, ils prieront pour nous, Père.

Mon petit frère sourit avec un enthousiasme un peu trop appliqué. Il n'est peut-être pas aussi serein qu'il le prétend. Quant à moi, je reporte mon regard vers la fenêtre au rappel de l'épreuve qui nous attend bientôt.

La lumière du matin traverse l'ouverture étroite au-dessus de l'évier et éclaire la poussière suspendue dans l'air. Derrière la maison, les champs s'étendent, gris et fissurés. En dépit des offrandes et des sacrifices consentis par la population, les pluies de la dernière saison humide ont été beaucoup trop faibles, et celles d'avant à peine suffisantes. Les sols n'ont jamais vraiment récupéré. Le ciel, d'où sont descendus les dieux que nous vénérons depuis des milliers de cycles, reste obstinément sec tandis que nous déplorons nos pertes et pleurons nos morts. C'est plus qu'insupportable.

— Les prières n'ont pas empêché la sécheresse de réduire la récolte de moitié lors de la dernière saison, dis-je finalement.

Mon père relève les yeux.

— Roïsha...

Mon nom est soupiré comme un avertissement. Aji baisse la tête et je regrette mon ton cassant, mais pas mes mots.

— Les dieux nous ont donné la connaissance, reprend calmement mon père. Les Veilleurs savent ce qu'ils font.

— Alors, comment expliquer que tout aille de mal en pis ?

Le silence se tend entre nous pendant que le feu continue à crépiter doucement dans le four.

En spectateur silencieux, Aji mâche son pain sans oser lever le nez de son assiette. Ce n'est pas la première fois que les désaccords entre mon père et moi s'expriment au détour d'un repas. Je ne peux plus me taire, je ne sais pas faire semblant.

— Parce qu'ils servent un dessein plus grand, affirme mon père.

Un ricanement m'échappe, c'est plus fort que moi.

— Je pense plutôt que tes dieux nous ont abandonnés.

— Roïsha ! Ce sont aussi tes dieux.

Encore une fois, mon manque de tact jette un froid à table. Le visage de mon père s'est assombri et mon petit frère me regarde, inquiet.

— Père, ce monde est devenu fou. Les dieux ont quitté Nahara depuis des milliers de cycles et on continue pourtant à leur sacrifier nos enfants sans protester. Souhaites-tu vraiment prendre le risque qu'il devienne un prêtre-guerrier, surtout par les temps qui courent ? lancé-je en désignant Aji.

Mes yeux le parcourent avec tendresse tandis que mon cœur se serre. Il a encore les joues rondes de l'enfance et ses doigts sont trop fins pour tenir une lance. Je ne supporterai pas de le perdre pour un destin aussi opaque que les soi-disant desseins des dieux.

— Je pourrais devenir prêtre au temple de l'Est, tente-t-il de se convaincre.

— Ou tu pourrais rester ici.

— Ici, il n'y a plus rien !

Aji et moi sursautons au claquement de la main que notre père a abattue sur la table, même si ses mots ont frappé plus fort que son geste.

Il a raison, il n'y a plus rien ici à part la misère. Dehors, les deux soleils

chauffent déjà la terre craquelée. Le vent chaud soulève la poussière dans les sillons vides, nos champs ressemblent à des cicatrices ouvertes. Depuis trois cycles solaires, Nahara s'assèche lentement : des pluies insuffisantes, des saisons chaudes plus âpres et des récoltes qui déclinent sans jamais vraiment se redresser. Les voisins vendent leurs bêtes pour offrir au temple des pièces qu'ils n'ont pas. Ils déposent leurs derniers grains aux pieds des collecteurs et parlent de clémence divine. Moi, je vois des enfants maigres et des greniers vides quand ceux des lieux sacrés se remplissent.

Si les dieux existent, voilà longtemps qu'ils se sont détournés de nous.

Je quitte la maison avant que la dispute ne reprenne. C'est mieux ainsi. J'aime et respecte mon père, mais le fossé entre nous se creuse chaque jour un peu plus. Il prie avec ferveur pour le salut de nos âmes quand je me bats avec ardeur pour la sauvegarde de notre famille.

Ilias m'attend près de l'enclos abandonné.

— Encore fâchée ?

— Toujours, tu me connais.

Je prends l'arc qu'il me tend en bousculant d'un coup d'épaule son imposante carcasse de tailleur de pierre. Mes sales manières lui arrachent un sourire. Depuis le temps, il a l'habitude de ma mauvaise humeur certains matins.

Aujourd'hui, nous chassons plus pour troquer que pour manger. Les lapins se font rares tout comme les gibiers plus gros. Les oiseaux, eux, descendent encore vers les points d'eau survivants.

— Si ton frère est choisi, tu iras vivre à Ur'Nahara, me lance-t-il.

Je décoche une flèche. Celle-ci manque sa cible de peu alors que je ne rate jamais un tir de ce genre. Impossible de le nier plus longtemps, je ne suis pas dans mon état normal. Je l'ai senti dès mon réveil, quelque chose ne va pas. C'est dans ma tête, ma chair, même dans l'air. C'est imperceptible et si dérangement.

— S'il est choisi, je ne le verrai plus.

Ces mots chutent comme de lourdes pierres dans mon estomac à moitié vide. Mon meilleur ami ne répond pas. Que pourrait-il ajouter ? Il n'y a rien que nous

puissions faire. Chaque garçon ayant atteint son septième cycle solaire doit se soumettre au test. C'est la loi et nul ne la conteste. Mais depuis quelque temps, des rumeurs à propos de troupeaux retrouvés éventrés et d'ombres aux silhouettes trop longues circulent et font monter l'inquiétude. Certains chuchotent que ces massacres seraient l'œuvre de créatures nées des anciens proscrits, des « fruits pourris d'unions interdites », « responsables de lignées impures » que les Veilleurs préfèrent ignorer.

Je ne crois pas aux malédictions ; seulement, les traces que j'ai repérées près des champs ne ressemblent à rien de connu. Je sens donc la catastrophe approcher comme on sent l'orage dans ses os, et cela déclenche en moi un malaise persistant. L'espoir de voir la situation s'améliorer s'est amoindri à mesure que le ruisseau s'asséchait, faute de pluie.

Je quitte Ilias avant que le deuxième soleil n'atteigne son zénith pour me rendre au marché du village, où les toiles tendues claquent sous le vent chaud. L'air sent le cumin et la sueur ainsi que les temps difficiles. Devant le comptoir des collecteurs du temple, la file s'étire. Une vieille femme est venue déposer une poignée de céréales dans un panier d'argile.

— Pour que la pluie revienne, murmure-t-elle.

Écœurée, je détourne les yeux et dépose mes prises devant un marchand.

— Une tunique, pour un garçon. La plus jolie que vous ayez.

— Pour la cérémonie ?

Je hoche la tête. Il me montre un tissu clair tout en récitant son discours vendeur mille fois entendu. Il n'y a pas que pour les paysans que les temps sont durs.

Mes doigts glissent lentement sur l'étoffe de qualité. Le vêtement est de belle facture, Aji n'aura pas honte parmi les autres. Satisfaite, je tends le gibier au commerçant, qui l'accepte sans négocier, et repars avec la tunique serrée contre moi.

Cette cérémonie de désignation des élus n'est qu'une mascarade à mes yeux, car je ne crois pas aux dieux. Je refuse que mon petit frère soit sacrifié, mais mon père espère qu'il deviendra un Veilleur plutôt que de se tuer à la tâche à la ferme. Je n'y vois pourtant qu'une autre manière de le perdre.

*

Vingt-troisième jour du sixième cycle lunaire.

Cela fait déjà cinq jours que nous avons quitté la ferme. Le chariot grince sur la route cabossée. Le cheval avance, maigre mais volontaire. Mon humeur n'est pas à la fête, je parviens toutefois à donner le change, ne serait-ce que pour Aji dont je ne veux pas gâcher l'entrain.

Quand Ur'Nahara apparaît au détour du chemin, mon souffle se suspend à la vue de la capitale qui se dresse, massive et ocre, entourée de murailles épaisses. Au centre se trouve la grande pyramide d'Anu'Kareth, le centre névralgique du pouvoir religieux et politique de Nahara, le monde connu.

La Ziggara s'élève vers le ciel, immense et imposante, et même moi je ne peux nier sa grandeur. Aucun fidèle n'est admis à l'intérieur, seuls les Veilleurs et les garçons élus y vivent. On dit que ses murs renferment les tablettes les plus anciennes et les plus précieuses contenant notre histoire depuis l'apparition des dieux créateurs.

« Ceux qui sont descendus du ciel », c'est ainsi que nous les nommons, ont bâti notre monde, nous ont instruits et sortis de l'obscurité de l'ignorance. Les éléments, le fer, la science, le vivant... tout est soudain devenu plus clair. En échange de tout ce savoir, nous leur avons édifié des temples aux quatre coins du monde connu : des hautes montagnes du nord aux rivages de la Grande Mer d'Azureth au sud, en passant par les plaines riches de l'est jusqu'au désert infini de l'ouest ; tout cela afin d'étendre le plus loin possible la lumière avec laquelle ils avaient éclairé nos existences. Si les textes n'expliquent pas les circonstances de leur départ de Nahara, ils n'omettent pas d'inlassablement nous répéter de craindre leur divine autorité, pour l'heure de leur retour.

Des cycles et des cycles plus tard, nous patientons toujours dans une obéissance servile qu'ils se souviennent de nous.

La foule est dense devant les marches. Les enfants sont vêtus de leurs plus beaux habits, tantôt trop larges, tantôt trop courts. En tout cas trop propres pour leurs vies poussiéreuses.

Un Veilleur appelle les candidats. Aji serre ma main, je réponds à son geste par un sourire rassurant.